

La dernière matriarche



Le mur vert, rendant bien visible la plaque avec des mots mystérieux, garde dans la capitale du Maranhão une partie de l'histoire des religions africaines au Brésil. Dona Deni est notre guide et notre reporter pour les secrets du *Vodum*¹.

Texte et photos de Valéria Almeida

Source : *Carta Capital* – septembre 2007 - **Texte original :**
<http://www.cartacapital.com.br/2007/09/462/a-ultima-matriarca>

Traduction : Sandrine pour *Autres Brésils*

Notes de bas de page et mise en forme : G. da Costa

Rue São Pantaleão 857. Centre historique de São Luis do Maranhão.

De dehors, rien qui ne sorte de l'ordinaire, à part la plaque installée sur le mur vert, à côté de la porte, que l'on trouve ouverte. Il est écrit « *Casa das Minas* » [Maison des Mines]. Juste en dessous, suivent les mots « Querebentã de Zomadonu ».

¹ *Vodum* : Vodou. Le terme *vodum*, dans les langues Ewe et Fon du Dahomey (devenu la république du Bénin), signifie esprit, divinité. Ici, *Vodum*, traduit en français par Vodou, fait référence au culte des *voduns* du panthéon dahoméen.



Qu'est ce que cela signifie ? A l'intérieur, l'immeuble a conservé le sol de terre battue, rouge. La structure de la maison, jaune à l'intérieur, présente des caractéristiques inhabituelles. La maison se divise en quatre côtés séparés par un grand patio. Je reste là à frapper dans les mains en attendant que quelqu'un me reçoive. Surgit une grande femme, noire, avec une robe de toile imprimée et un balai à la main. L'ustensile fait rapidement comprendre qu'elle est occupée. Sans rien dire, avec un regard ferme, la dame aux cheveux grisonnants s'approche. C'est « Deni Prata Jardim » [Deni jardin d'argent], connue sous le nom de Dona Deni. Je me présente et demande si nous pouvons discuter. Je voudrais connaître la maison et ce que les mots à l'entrée signifient. Sans une expression et sans lâcher le balai, elle dit ne pas avoir le temps. Malgré tout elle s'assoit sur l'un des bancs qui occupent le côté gauche de l'espace en face.

Je m'assois également et vois à côté de moi quelques tambours couverts par un tissu fleuri. En peu de mots elle explique ce qu'est la maison. Un *terreiro*² de *Tambor de Mina* [Tambour de Mina]. Une des plus anciennes religions afro-brésiliennes³ dont il est fait état et principalement dans le Maranhão et en Amazonie. On retrouve dans cette religion des divinités connues comme les *voduns*.

² Nom générique donné aux temples du Candomblé.

³ Le vocable « religions afro-brésiliennes » recouvre une variété de manifestations religieuses présentes au Brésil issues historiquement des religions africaines traditionnelles. Parmi les plus connues : le *candomblé*, originaire de Bahia ; le *xangô*, spécifique de Pernambuco qui s'est diffusé vers les États d'Alagoas et de Sergipe ; le *batuque*, dans le Rio Grande do Sul ; le *tambor de Mina*, dont le centre est l'État du Maranhão mais qu'on rencontre aussi fréquemment dans l'État du Pará ; la *macumba*, originaire de Rio de Janeiro est depuis longtemps assimilée à la *quimbanda* et à l'*umbanda*. En général, les variations des appellations religieuses afro-brésiliennes plus anciennes sont définies par rapport au concept de « nation » africaine qui engendrent les différents sous-types. Ainsi, il existe des candomblés ketu, jeje, angola, mina-jeje, nagô et autres.

Bientôt je découvre ce que la plaque dit. « *Mina* » remonte à l'origine du peuple qui a lancé la religion : les Noirs de la Côte de Mina⁴, aujourd'hui la République du Togo, le Bénin et le Nigéria. Et « *Querebentã de Zomadonu* » signifie « Maison de Zomadonu », l'esprit sacré, la Maîtresse du *terreiro* fondé au 19^e siècle par la reine du Dahomey, Na Agotime.

Expliquant l'origine, Deni continue à parler sans trop d'intimité, néanmoins fière de l'origine de cet espace religieux. « *Maria Jesuina (connue comme reine du Brésil) est arrivée avec le trafic d'esclaves, a réussi à se libérer et à créer cette maison* ». Conservant ses traditions du Dahomey, c'est la seule à suivre la culture Jêje, préservant la langue ewê-fon.

Soudain la discussion s'arrête. Dona Deni a besoin de reprendre ses occupations. Je demande si je peux revenir le lendemain pour continuer la discussion. Sans sourciller elle dit « *revenir tu peux, si j'aurais du temps pour discuter c'est autre chose* ». Même ainsi, j'insiste et reviens.



Cette fois, elle est déjà dans le patio. Encore en chemise de nuit mais travaillant déjà. Avec une machette à la main, elle s'arrête pour me recevoir. L'expression est la même. Je redeviens une illustre inconnue. Une de plus entre toutes celles qui entrent et sortent de cet endroit, considéré par beaucoup comme un point touristique.

Une fois de plus je m'approche. Elle discute. Avec un regard pénétrant, parlant d'un ton ferme. C'est la chef du *terreiro*. Elle a 83 ans, mais dit que cela n'a pas d'importance. « *Ce qui importe, c'est que je suis arrivée ici à l'âge de 10 ans. Tu sais ce que c'est ça ma fille?!* ».

Alors, elle semble me connaître depuis longtemps et rebondit : « *Une véritable vodunsi⁵ sait ce qu'elle dit et à qui elle le dit* ». Elle fait une pause puis continue : « *Je l'ai reçu ici* ». Elle se souvient, pointant le centre du patio : « *À 17 ans, c'est ici que j'ai reçu l'esprit du vodun et que j'ai été reconnue comme vodunsi* ».

⁴ Au Brésil, la dénomination « mina » désigne de façon générique les Noirs dits « soudanais » provenant de diverses ethnies de la région du Golfe du Bénin embarqués à partir de l'ancien fort portugais d'Elmina, situé sur la côte de l'actuel Ghana, pays où l'on trouve la culture fanti-ashanti. L'hypothèse selon laquelle le terme « mina » est une dénomination générique pour les esclaves sortis de ce fort a été soulevée par Arthur Ramos et, ensuite, acceptée par de nombreux chercheurs.

⁵ *Vodunsi* : épouse d'un *vodum*.



Elle raconte être née à Rosario et a grandi à São Luis. S'est mariée. A eu des enfants. A travaillé des années à l'usine de toile d'étope. A pris sa retraite. A élevé deux petites filles et aujourd'hui s'occupe de trois arrière-petites-filles. La plus jeune a 15 ans. Depuis 1997, elle est venue vivre définitivement dans la « Casa das Minas », comme matriarche du culte commandé par des femmes.

Tous les fondements des rituels ont été appris avec Mère Andresa, la chef la plus connue du terreiro. « C'est une religion très complexe. Pleine de secrets. Partout où je passe j'ai quelque chose à dire. Si je ne le dis pas, j'entre sans savoir entrer. Je sors sans savoir sortir. Et alors, à quoi cela sert d'être entré ? », elle met en relief et questionne avec le regard, qui suit et observe chaque coin.

« D'ici, rien ne s'enlève sans la permission du Maître des lieux. Une feuille ne s'enlève pas du sol, comme ne tombe pas de l'arbre, sans la permission de qui peut le plus ». En parlant de la chute, elle dit avec énergie « La chute c'est la maison, pas la religion. Et tu as déjà vu tomber ce qui ne se voit pas ? ». Elle rit et change de sujet.

Elle montre des photos qui remontent à l'origine de la maison. Dûment encadrées, néanmoins moisie à cause du temps, elles montrent des femmes noires, vêtues avec des robes africaines, posant derrière des tambours, avec des poupées à la main et un ornement sur la tête. Elle raconte que ce sont quelques unes des premières intégrantes de la « Casa das Minas ». Quant à la signification des poupées et des ornements. Avec ironie elle dit « Ah ! ma fille....si tu ne le sais pas, je ne suis pas celle qui vais le dire. ». Ce sont quelques secrets qui seront préservés.





Quant aux tambours de la photo, elle pointe le coin, montrant les instruments couverts par le tissu fleuri. « *Ces tambours datent de 1830. Depuis, jamais ils ne sont sortis, et jamais ils ne sortiront* ». Couverts pour rester conservés, il y en a beaucoup qui ne sont pas touchés. « *Il y a trois tambours, et nous n'avons qu'un runtò* » (personne qui a la charge de jouer de l'instrument sacré). Elle continue : « *Au jour d'aujourd'hui, personne ne veut rien savoir. Les gens veulent le bazar. Ne veulent pas de responsabilités. Et ça, ici, ce n'est pas une plaisanterie* ». A ce moment-là, un touriste entre avec une canette de bière à la main. Levant les yeux au ciel, et un sourcil, elle demande « *Qu'est ce que je disais ?!* », puis reprend la conversation, avec un ton maintenant plus rigide.

Plus tard, elle parle de sa frustration en ce qui concerne l'absence d'une *vodunsi* qui pourrait lui succéder, ce qui en fait la dernière matriarche de la « *Casa das Minas* ». Néanmoins, quand je lui demande si cela signifie la fin de la religion, elle dit en souriant « *Ma fille (pause), la religion ne s'arrête jamais. Ce qui finit, c'est nous. Depuis combien de temps est mort Jésus Christ ?* ».

Source : *Carta Capital* – septembre 2007 - **Texte original :**
<http://www.cartacapital.com.br/2007/09/462/a-ultima-matriarca>

Traduction : Sandrine pour *Autres Brésils*

Notes de bas de page et mise en forme : G. da Costa

Pour plus de détails et d'informations, à lire sur internet, entre autres :

Sociologie du folklore brésilien et études afro-brésiliennes

De Roger Bastide

<http://books.google.com/books?id=sv3-7pRW8c8C&hl=fr>

Histoire et culture du vodou au Brésil

De Luis Nicolau Parés

<http://www.posafro.ufba.br/professores.php?cod=12&tipo=tex>

Tradition et changement dans les religions afro-brésiliennes dans le Maranhão

Mundicarmo Ferretti

<http://assr.revues.org/document2484.html>
